慶應義塾大学学術情報リポジトリ
Keio Associated Repository of Academic resouces

Title	Nagaï Kafû <<Dernière nuit de l'année>> des Histoires françaises
Sub Title	永井荷風「除夜」(『ふらんす物語』)(フランス語訳)
Author	山本, 武男(Yamamoto, Takeo)
Publisher	慶應義塾大学日吉紀要刊行委員会
Publication year	2018
Jtitle	慶應義塾大学日吉紀要. フランス語フランス文学 (Revue de Hiyoshi. Langue et littérature françaises). No.66 (2018. 3) ,p.93- 106
JaLC DOI	
Abstract	
Notes	Traduction
Genre	Departmental Bulletin Paper
URL	https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN10030184-20180331-0093

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the KeiO Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

Traduction[1)]

Nagaï Kafû « Dernière nuit de l'année » des *Histoires françaises*

YAMAMOTO Takeo

Si Nagaï Kafû (1879–1959) a vécu presque 5 ans aux États-Unis, il a habité en France près de 10 mois. Son séjour dans ces deux pays a enfanté deux chefs-d'œuvre au début de sa carrière : *Histoires américaines* et *Histoires françaises*. Le premier révèle les États-Unis juste au début du XXe siècle, qui semble encore une jeune nation, et les immigrés japonais qui vivent avec peine dans ce pays. Kafû a appris sérieusement le français aux États-Unis pour lire les grands poètes et écrivains français dans la langue originale. Il a alors lu beaucoup Baudelaire, les Goncourt, Zola, Maupassant, Régnier. Aux États-Unis, il avait envie d'aller en France, tout en travaillant dans la succursale à New York d'une banque japonaise. Enfin, il a été affecté dans sa succursale à Lyon, il est venu en France.

En France, il a habité 9 mois environ à Lyon, tandis qu'il a séjourné près d'un mois à Paris. Les *Histoires françaises* contiennent donc beaucoup de nouvelles concernant Lyon. « Dernière nuit de l'année » traite d'un japonais solitaire qui se promène tout seul dans cette ville en cherchant un endroit pour passer cette nuit-là. Mais, lui, pseudo-aristocratique, qui n'aime pas le travail, ne veut pas voir les gens travaillant même la dernière nuit de l'année

1) L'auteur de cet article traduit : Nagaï Kafû, *Furansu monogatari*, Tokyo, Iwanami-shoten, coll. Iwanami-bunko, 2002, p. 148–162.

pour gagner leur vie. Tout en évitant de voir les travailleurs, il erre dans un brouillard épais pour rencontrer deux sœurs qui se prostituent. Il les refuse. Il continue sa promenade solitaire. L'aînée de ces sœurs évoque Gervaise de *L'Assommoir*, qui cherche, tout en souffrant de faim dans une tempête de neige, à se prostituer. Enfin, cette nouvelle reflète le goût de Kafû pour la vie et pour la littérature.

Dernière nuit de l'année

Pauvre année au vent qui pleure
Jette ton dernier soupir !
Achille Millien

Même dans la ville de Lyon, habituellement silencieuse comme elle dormait, enveloppée de brume d'hiver qui recouvre le terrain bas du Rhône, aujourd'hui, dernier jour de l'année, comme je m'y attendais, surtout depuis la fin de l'après-midi, différents bruits de la ville résonnent, jusqu'aux fenêtres toutes fermées de ma chambre sombre au quatrième étage, comme le grondement de la tempête de minuit ou de la marée du soir.

Je me suis levé de la chaise près de la cheminée pour regarder en bas par la fenêtre : les lumières scintillent et il y a du monde comme la nuit de la fête, sur la ville où flotte un brouillard.

Ah, l'année s'en va maintenant. Elle s'en va et ne revient jamais. Cela presse soudain mon cœur, et je tombe dans la mélancolie.

Je me suis assis de nouveau, commençant à penser à la façon de passer cette nuit et d'attendre l'année à venir. Une bonne de la pension tape à la porte et dit :

— À table ! Monsieur.

J'ai jeté, dans la cheminée, une cigarette que je fumais, puis je suis allé à la salle à manger.

Il n'y a rien de spécial dans la pension où habitent des voyageurs et des célibataires seuls, si on dînait dans une famille riche, on entendrait, cette nuit, déboucher une bouteille de champagne parmi des conversations enjouées et la table serait ornée de fleurs pour célébrer la veillée du Nouvel An

... Non, on sent plutôt que c'est plus triste que d'habitude. Il n'y a que 6 personnes, reste des habitants : tous les étudiants, qui discutent habituellement à table, sont rentrés chez leurs parents pour les vacances de Noël. La patronne de la pension, qui semble d'autant plus âpre au gain qu'elle parle trop poliment, est assise au fond. À côté d'elle, s'installe un Allemand qui a le dos rond et qui a pris la peine de venir étudier le français. Puis un vieux célibataire de 60 ans passés sans famille ni parent, qui était autrefois un baryton à l'Opéra et qui vit maintenant avec peu d'épargne. Les autres sont trois jeunes employés dans un magasin ou une compagnie dans la ville. Leur conversation est superficielle, puisqu'ils se voient tous, tous les jours. On a rapidement fini le repas, contre toute attente.

Après avoir quitté la table, je ne suis pas tout de suite rentré dans ma chambre, je suis sorti, sans but précis, dans la rue.

Le brouillard, très épais depuis le début de la soirée, est devenu la pluie sans que je m'en rende compte, et on marche, d'un air affairé, en tenant un parapluie, sur le pavé qui reflète bien les lumières.

Où va-t-on ? On ne ferait pas mieux de se promener dans un temps triste, si froid et humide. Ce soir, le programme du concert de la musique classique ne m'intéresse pas, l'Opéra municipale passe, sans doute, *Mignon* de Thomas, que j'ai assez entendue, plusieurs fois. Le théâtre un vaudeville de Scribe ou quelqu'un d'autre — en le pensant, je marchais entre les parapluies de passants, enveloppé de brouillard et de pluie fine, bientôt je suis arrivé au quai du Rhône, près du pont Lafayette.

Combien j'adore la vue panoramique sur le Rhône ! Le soir de même que le jour, quand je traverse le pont, je ne manque pas de le contempler, en restant immobile sous les ombrages des platanes se dressant nombreux ou sur la digue de pierre du quai — mais la vue du soir est meilleure que celle du jour. Quant à sa vue nocturne, le soir d'hiver tel que ce soir, celui qui est sombre, triste et humide ou celui où un brouillard de plomb flotte est bien

meilleur que la nuit à clair de lune ou le soir d'été étoilée.

S'il fait beau le soir, on voit trop clairement les maisons aux deux rives, les ponts, les digues de pierre, pour apprécier la vue, mais au contraire, maintenant, le fleuve et ses environs, contemplés à travers la pluie fine d'hiver, ne nous fait pas distinguer lesquels sont les maisons ou les digues de pierre, même les réverbères étincelant près des parapets des ponts ou parmi les arbres sur les quais sont enveloppés de vapeur pour faire un rond irisé violet, comme un halo de lune. Quelle harmonie de couleurs mêlées de la nuit ! Le bruit retentissant tout au fond dans cette harmonie est le grondement d'un torrent qui heurte les armatures du pont avec le bruit de trains qui passent.

Tout en écoutant bien le bruit de l'eau qui atteint le fond de mon cœur, je traverse le pont — près de son milieu, j'ai vu les lumières d'innombrables réverbères qui commencent du quai de l'autre rive jusqu'au boulevard fréquenté. Pour la dernière nuit de l'année qui s'en va, les magasins, qui ferment habituellement à la fin de l'après-midi, mais dont l'entrée est ornée d'illuminations multicolores comme des feux d'artifice, accueillent leurs clients, et à leur côté dans la rue, beaucoup de petits marchands vendent au marché sur le pavé, sous les parasols ou les tentes qui les abritent contre la pluie.

Cartes postales, rubans, fleurs artificielles, épingles, broches, des choses sans importance qui coûtent, tous, quelques francs en gros, ils veulent tout vendre ce soir, pour s'enrouer en appelant les clients, parmi eux se mêlent de vieux hommes des cheveux blancs et de jeunes femmes, ou plutôt de jeunes filles. Pourquoi ce vieil homme, recevant le vent froid du fleuve, est-il debout sous la pluie fine et dans une brume, en ne se couchant pas sur le canapé devant la cheminée chaude ? Pourquoi cette jeune fille ne va-t-elle pas, en portant une nouvelle coiffure, au théâtre avec son petit ami ?

On se débat pour vivre, on se hâte pour ne pas être affamé. Il n'y a

aucune chose de plus misérable que de voir ce destin humain inévitable. Il me serait beaucoup plus pénible et navrant de voir les gens qui travaillent remarquablement pour un simple mot de la Vie que d'être en face des gens qui se sont tués ou qui sont morts de maladie.

Je ne peux souvent m'empêcher de penser que l'art, la politique, la philosophie, enfin tout n'existent, de toute manière, que pour ne pas affamer les gens, sous n'importe quel prétexte.

Je ne sais plus quand c'était, mais je n'oublie pas qu'il faisait nuit, froid et humide, juste comme ce soir. J'avais, plus ou moins, la tête lourde et, une revue littéraire ouverte qui vient de paraître, je ne la lis pas mais j'en tourne simplement les pages, pendant ce temps-là, j'ai remarqué les publicités de livres et de revues spécialisés figurant sur la page colorée au début et à la fin de la revue, et je ne sais pour quelle raison, je me suis alors demandé pourquoi de si nombreux livres et revues sont publiés en France. Enfin, les gens demandaient-ils tellement les connaissances ? Quant aux journaux, en suffirait-il de trois : conservateur, progressiste qui s'y oppose et presque indépendant qui reste neutre ? Pour d'autres, ont-ils quelque choses de caché, à part de nobles buts que chaque journaux annoncent ? Combien de livres disparaîtraient, si l'homme pouvait vivre sans pain ? ... Soudain, je ne voulais plus voir les livres entassés autour de moi, quittant l'air lourd de la chambre, je me suis mis à marcher dans la rue pour recevoir le vent frais de l'extérieur.

Après avoir traversé la place devant l'église Saint-Pothin qui se trouve près de l'entrée de ma pension, dans la même rue, il y avait peu de gens à cause du froid de la nuit d'hiver, qui fait avoir les mains gelées et qui fait avoir mal aux oreilles, dans l'avenue de Saxe, et simplement les lumières des réverbères de ses deux côtés projettent les ombres tristes, toutes noires, de la rangée d'arbres désolée d'hiver sur la route humide de brume. Évidemment, je n'avais pas d'endroit où aller, et j'ai fait quelques kilomètres à pied, l'avenue tourne à droite et à gauche, j'ai passé, par bonheur, devant l'entrée d'un

petit théâtre de variété près d'un quartier pauvre où habitent de nombreux ouvriers, et pour éviter le froid, n'ayant pas plus d'idée, j'ai acheté un billet pour y entrer.

Quand on pénètre à l'intérieur, un moment, très fort, on sent l'odeur du souffle des gens nombreux, et de la poussière que le tapis exhale, d'autant plus qu'il fait humide dehors. L'air se trouble de la fumée de cigarettes que le public fume pendant l'entracte, les lumières brillantes de tout l'intérieur devient donc plutôt comme sombres et tout paraît horriblement malsain. En plus, les ornements clinquants sans goût de tout, le plafond, les piliers, les quatre murs dans lesquels les miroirs sont enchâssés, me semblent, au contraire, sombres et vaguement tristes. Même si on ne regarde pas le visage ou la tenue des spectateurs, l'état de cet intérieur laissse facilement deviner que c'est un spectacle très vulgaire qui existe à l'extrémité d'une ville dans n'importe quel pays.

Quand je suis entré dans l'intérieur, le rideau, sur lequel figurent les publicités de magasins variés, est fermé sur la scène, et on entend une vieille vendeuse de fleurs, un vendeur de friandises et un enfant qui vend des programmes crier parmi les spectateurs qui se parlent bruyamment. Des hommes comme il faut faubouriens qui s'étaient installés dans un fauteuil d'orchestre, ou des hommes qui semblent ingénieurs des ponts et chaussées ont, tous ou presque, quitté leur place et certains errent parmi des femmes de mauvaise vie qui rôdent chaque nuit pour racoler les spectateurs dans le promenoir qui entoure l'orchestre, d'autres commandent une boisson que chacun veut dans un bar au coin du couloir.

Ils prennent tous place, de nouveau, en hâte quand l'orchestre s'accorde dans une fosse d'orchestre sombre après un entracte. Et pendant qu'on exécute un morceau très monotone, en jouant si bruyamment de la batterie, des cuivres et du violon dont le son semble sauter, le rideau se lève et c'est une grande femme aux cheveux noirs, montrant à moitié ses seins depuis sa robe

décolletée, hardiment voyante, dont le bas est court, qui est sortie à petits pas des coulisses.

Elle est déjà assez âgée. Elle est heureusement grosse, les épaules et les bras potelés, les petits yeux, le visage plein se fardant trop, mais du bas de la mâchoire à la gorge, la peau est peu grasse à tel point qu'elle semble flasque, les veines grosses sont bien saillantes autour du cou, quand elle bouge sous les lumières claires, on peut, même de loin, voir éventuellement des rides qui sont profondément empreintes près des ailes du nez.

En tout cas, elle a fait habilement un sourire juvénile aux lèvres, et tout en lançant une œillade engageante vers des loges près d'elle, elle marche d'un ou deux pas à droite, et de quatre ou cinq pas à gauche sur la scène, les mains sur les hanches et les épaules et les reins bougeant bizarrement, selon le morceau de musique vivement exécuté, puis elle se penche un peu, juste à la fin d'une mesure, la main gauche mise légèrement sur le cœur et la main droite en avant, geste qui semble chercher à tenir quelque chose — le geste que toute chanteuse ne manque pas de faire, et commence à chanter une chanson populaire récente : « On a toujours le chagrin. »

On entend applaudir le public à la galerie supérieure du théâtre, mais la voix criarde qu'elle chante maintenant est vraiment désagréable à mes oreilles qui s'habituent à écouter les cantatrices universellement connues passant toujours à l'Opéra ou au concert de premier ordre, elle paraît chanter éventuellement faux, surtout quand elle essaie de émettre un ton élevé, en haussant, de force, la voix dont le volume ne suffit pas, des traits horribles comme des tics apparaissent non seulement à côté des ailes du nez, mais aussi au coin des lèvres, ce qui laisse distinctement deviner l'âge qu'elle a eu pris la peine de cacher en se mettant du fard, cela déséquilibre les gestes, avec lesquels elle fait la coquetterie pour montrer spécialement son expression, ce m'est plutôt vraiment pitoyable à voir que désagréable.

On pourrait considérer cette voix comme un cri qui appelle la faim.

Depuis mon séjour à New York, je connais bien la vie d'artistes de variétés telle qu'elle. Il est possible que cette femme-là aussi ait été élève au Conservatoire à Paris lors de sa jeunesse. Elle aurait rêvé, dans le temps, de devenir une vedette d'opéra. Cependant, cependant... L'espoir de ce monde est comme une fumée, comme un nuage. Maintenant, elle n'a plus ses parents, pas d'enfants ni d'ami. Loin de la capitale, elle erre de faubourgs en faubourgs de villes régionales, elle chante, chaque nuit, en émettant sa voix fanée avec difficulté, ce qui ne suffit pourtant pas pour suivre la mode, un seul bonheur de ce genre de femme, de sorte qu'elle n'a éventuellement pas honte de racoler des spectateurs ayant leur place dans les loges.

Ces idées me venant spontanément à l'esprit, toute chose dans la salle me paraît triste. Les musiciens de l'orchestre aussi, ils exécutent, toute une soirée, des chansons populaires ridicules, des accompagnements pour l'acrobate ou pour la prestidigitation, mais dans le temps, ils auraient adoré Mozart et rêvé de devenir un compositeur comme Beethoven. Autrefois, quelle aurait été la vieille femme du vestiaire ou la vendeuse de fleurs ?

La chanteuse est sortie de scène, et pour la remplacer, un monologueur, qui ressemble au conteur de *rakugo* au Japon, entre en scène en marchant d'un pas chancelant comme en état d'ivresse, le visage peint en rouge comme un homard, en portant une redingote à carreaux sur fond vert, trop large et un chapeau haut de forme au coin de la tête. Tout le public s'est mis à rire aux éclats en regardant son aspect, bien qu'il ne fasse pas encore même un mot d'esprit.

Cela me semble insupportable sans raison précise, j'ai quitté en hâte et je suis sorti, oh, quel terrible brouillard de nuit ! On ne peut même pas voir où on met les pieds, quand veut marcher, on ne peut pas s'empêcher de tousser comme si on était enfumé par de la fumée, chaque fois qu'on respire. Je suis habitué au brouillard nocturne d'hiver depuis longtemps, mais pourtant c'est tellement épais que je reste là pour regarder autour de moi, les

réverbères perdent complètement leur lumière comme si des voiles noirs les enveloppaient hermétiquement, on dirait que le ciel et la terre évoquait le chaos au début de la genèse, tous les gens, toutes les maisons, tous les arbres sont flous dans les ténèbres. De loin dans la ville, on entend tristement les trains donner mutuellement un coup de sifflet pour éviter leur collision sans doute.

L'obscurité m'inspire toujours, sans cause, une anxiété et une peur, tout en voulant aller n'importe où il y a des lumières, j'ai marché d'un pas rapide vers le quartier où il y des cafés, puis tout à coup, me revient la vie pitoyable des garçons qui sont très occupés entres les tables pour répondre sans trêve, nuit et jour, à l'appel de leur clients.

Moi qui aime la douce oisiveté et l'indolence beaucoup plus que les autres, si je vois des gens aussi débordés de travail, je les plains au point de ne plus le supporter pour penser toujours à l'angoisse de l'existence. Je n'ai plus aucune destination dans cette nuit brouillardeuse horrible, je suis donc obligé de rentrer le plus tôt possible chez moi dans un train qui passe... Pourtant me revient encore le visage du mécanicien gelé et couvert de poussière !

Je ne veux pas aller au café, ce m'est pénible de prendre le train. J'ai marché à tort et à travers dans un brouillard tout noir, en ne savant pas où aller.

Dans les villes de la France, au contraire de celles des États-Unis, il y a de nombreuses ruelles irrégulières ou bien des raccourcis qui mènent je ne sais où. Tout de suite, en me perdant dans un brouillard sombre, je suis entré dans une ruelle. Je constate son large qui permet à peine à un chariot de passer, on dirait que les maisons basses de pierres des deux côtés sont des prisons, leur toit de tuiles rouges noirâtres penche à moitié et leurs fenêtres, dont les volets sont tombés, sont peu nombreuses, leur murs couverts de terre sont tristes. Les pavés sont tellement inégaux qu'on a mal à la plante du pied

même à travers une semelle épaisse dès qu'on se met à marcher, et leurs creux par endroits sont remplis d'eaux sales *énigmatiques* dont la surface reluit sinistrement en recevant de la lumière qui vient de je ne sais où et qui appartient à je ne sais quoi. Devant les portes sombres des maisons — les portes ouvertes *bouche bée* juste comme la bouche d'un vieillard édenté mort, on a mis de grosses boîtes de fer à ordures, dégageant une inexprimable puanteur, dont on peut charger la voiture à cheval à ordures qui vient les recevoir au point de chaque jour, et plusieurs chats errants, qui viennent d'un peu partout tout en les flairant, se sont groupés pour chercher les os et les arêtes ou leur alimentation.

La nuit, le brouillard, les chats, la puanteur, enfin une harmonie sombre du spectacle de cette ruelle inconnue m'a fasciné, je marche inconsciemment d'un pas lent dans les faubourgs parisiens, mon état d'âme est devenue comme celui de Baudelaire qui passe en se tourmentant pour sa poésie.

Il faut qu'il y ait le corps d'un clochard sur ces pavés inégaux. Il faudrait qu'on aperçoive, par cette fenêtre sombre, la face rubiconde d'un mari qui a tué sa femme pour la dépouiller de son argent...

Le bruit a subitement disparu. Les chats errants se sont dispersés dans tous les sens. Étonné, j'ai écarquillé les yeux, bientôt deux femmes ont apparu depuis un brouillard tout noir, tout en faisant le bruit de leurs sabots pas à pas. Quant aux sabots, à part les paysans campagnards, dans la ville, les gens s'occupant de travaux de force ou ceux qui sont très pauvres seuls en portent. Alors, il est logique qu'elles soient en cheveux. Malgré un tel froid, même sans châle, elles portent un vêtement crasseux et une jupe en lambeaux, voilà tout. Elles sont mendiantes ? Dès que je l'ai pensé, une des femmes, qui se parlaient à haute voix, s'est brusquement arrêtée en m'apercevant et m'a parlé avec familiarité : « Mon coco ! »

En même temps, elle sent fortement l'alcool. Elle serait probablement laveuse, femme d'un pauvre, qui habite dans une mansarde dans ce quartier.

Je pense qu'elle m'a pris pour quelqu'un d'autre, j'avais donc l'intention de ne pas m'arrêter, mais m'appelant d'une voix forte cette fois-ci : « Mon petit ! », et s'approchant de moi, elle m'a dit « On se promène ensemble ? »

J'ai entendu l'autre hésitant dire : « Arrête, ma sœur, il est trop sérieux », mais l'une qui est un peu plus grande a essayé de me prendre par la main et a dit : « Venez chez moi. C'est juste là. »

J'ai tout de suite compris. On dit que, dans ce pays, les femmes pauvres, bonnes, ouvreuses, peuvent souvent se prostituer par caprice, mais l'apparence et la tenue de cette femme sont tellement laides que je suis stupéfait, la regardant, enfin elle m'a dit d'un ton un peu agacé : « Si je ne te plais pas, payez cette fille. » Puis, elle force le ton : « Elle n'est pas encore... » et a dit : « Elle ne connaît pas encore l'homme, cette fille. » Elle pensait que ce mot pourrait m'éveiller la curiosité, en fait moi, je ne lui réponds pas encore, enfin elle me regarde fixement, comme méfiante, disant : « Vous, vous croyez que je mens ? Ce n'est pas un mensonge, vous imaginez quel âge elle a ? Elle n'a que quatorze ans. »

Puis elle s'est retournée comme pour me montrer l'épreuve et a dit, d'un ton réprimandant un peu, à sa compagne demeurant la tête baissée à cinq ou six pas d'elle, peu visible à cause d'un brouillard : « Jeannette ! Viens ici. Qu'est-ce que tu fais ? »

La silhouette de cette femme-là, qui paraît toute bleue à travers le brouillard, est venue près de moi avec le son de ses sabots.

Je la regarde de près, certes ce n'était pas un mensonge, elle est encore une jeune fille de 14 ou 15 ans.

— Voilà, elle est jolie, n'est-ce pas ? Amusez-vous avec elle.

— Elle est ton amie ? lui ai-je demandé sans raison particulière, car elle me la recommande vraiment avec ténacité.

— Non, elle est ma sœur, m'a-t-elle dit tranquillement. Moi, je les dévisage de nouveau. La sœur cadette m'a dit vite : « C'est bien ? Monsieur, allez,

entraînez-la tout de suite. Jeannette, pourquoi tu tardes ? — Ha ! Ha ! Ha ! Monsieur, on ne peut rien faire pour cette fille. Elle me dit toujours qu'elle veut gagner de l'argent, mais à la dernière minute, elle devient intimidée, ce n'est pas ça qui va beaucoup nous avancer. »

À mon insu, la sœur aînée a tenu fortement la manche de mon manteau. Dès que je me suis demandé, dans une grande angoisse, de quelle façon je m'échapperais à cette situation, j'ai soudainement entendu le bruit des pas de quelqu'un marchant vers ici, sur les pavés inégaux.

La honte et la peur, que cela m'a inspirées tout à coup, m'ont frappé, me dégageant, de force, de ses mains, je me suis mis à courir pour qu'on ne m'aperçoive pas, mais je me suis arrêté en soufflant, tout soulagé, j'entends, clairement dans un brouillard, même de loin, la voix d'un homme qui avait probablement fait le bruit des pas de tout à l'heure, celle dont les maisons de chaque côté de la ruelle étroite ont résonné. Au bout d'un moment, le son des chaussures et des sabots de personnes qui marchent ensemble. Une des femmes qui m'ont laissé échapper a enfin sa proie pour la nuit — c'est l'aînée ou la cadette ?

Si je marche tard, dans une nuit d'hiver brouillardeuse, je me souviens toujours de la ruelle sombre de cette nuit-là.

On est la dernière nuit de l'année. La ville est bien éclairée et fréquentée, mais tout en regardant les vendeurs, peu rémunérés, travaillant le soir dans des boutiques ou dans des magasins, les garçons occupés dans des cafés aux coins, plein de monde, les trains qui se croisent, une amertume, telle que celle de cette nuit-là sombre, me hante, si je rentre chez moi, il n'y aura tristement personne avec qui je peux parler, mais je ne veux plus rentrer dans le théâtre de variétés de tout à l'heure, bien que je souhaite aller dans un endroit amusant, je retourne en prenant le même chemin et traverse de nouveau un pont enjambant le Rhône, sans que je m'en rende compte.

Dans le bruit du fleuve qui gronde éternellement, à minuit, j'ai entendu le son de cloche de l'horloge de l'Hôtel de ville très loin, qui enterre l'an 1907.

Chaque son de cloche est long, long... le dernier, le douzième son ne résonne pas encore, lorsque j'ai fini de traverser un long pont, d'un pas lent.